

Acte III ou le troisième voyage

Prologue

Bref retour en arrière. Juillet 2007, Caramel et son équipage rejoignaient l'Europe, après une virée de 24 mois principalement en Amérique du Sud. Le programme d'un tour du monde initialement concocté avait été interrompu fin 2006 pour des raisons familiales. Retour sans gloire et avec tristesse. Même si par la Grâce d'Eole et de Neptune, la mission de retour fut accomplie avec un parcours sans fautes, le moral était petit. L'écume du sillage de Caramel rimait avec amertume et mon moral raclait le bitume.



L'été dernier, j'entrepris de désarmer Caramel. Avec une camionnette de location et l'aide du Chef, nous déménageâmes 10 m³ de matériel. L'ancre de notre maison flottante. Que de souvenirs, que d'engagement dans ces objets apparemment sans vie. Tri,

entretien et rangement. Pour quoi, pour qui ? Je ne voyais pas d'utilité après Caramel pour tous ces objets bien ordonnés sur les étagères dans une remise glacée au fond de la campagne profonde.



Je réunis quelques informations sur les Super Maramu en vente et commençait à établir un dossier. Plus exactement, j'entassais des documents dans une farde. Je questionnais l'un ou l'autre courtier et fis venir celui qui était le plus proche de l'endroit où se trouvait Caramel.

Le courtier délégué par cette société était jeune, bien élevé, propre avec une chemise blanche à manches courtes brodée au nom de sa firme. Je lui demandais de passer voir le bateau pour faire une estimation de la valeur de vente. Le bonhomme visita rapidement et me posa plusieurs questions qui en disaient long sur ses connaissances nautiques courtes.

Alors que je m'enquerais du prix de marché pour mon bateau, il fut évasif, déclara devoir s'informer auprès de son réseau, ce qui fut fait dans la journée. Chers lecteurs,

vous avez certainement déjà été confrontés à la revente de votre véhicule personnel. Vous avez donc remarqué à quel point votre véhicule était dépassé, mais également combien il était en dehors des besoins du marché : *« Aujourd'hui, on ne veut plus de boîte automatique - Les moteurs à essence ne se vendent plus - Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec une quatre portes, il faut du monospace maintenant - etc... »*. Vous pensiez posséder une auto impeccable, bien entretenue, avec peu de kilomètres et on vous dit que c'est une poubelle, même plus bonne à l'exportation, donc qui ne vaut plus un clou.



C'est à peu près ce que je compris lorsqu'il m'annonça le prix estimé. Alors que ce pâtre Monsieur Amel se retournait lourdement dans sa tombe, je claquais ostensiblement la porte du baraquement de ce rontudjûû de broker, tout en grommelant des appréciations aimables sur cette profession.

Etre de mauvaise humeur à 1000 Kms de chez soi rend encore plus de mauvaise humeur, car il faut encore faire la route. Je ressassais donc misérablement mes idées à la recherche de la vérité et de la bonne ordonnance des choses de ma vie. 1000 Kms n'ont évidemment pas suffi. Je réfléchis toujours lentement et il m'a fallu six mois.

Six mois durant lesquels je revins plusieurs fois saluer Caramel avec

l'objectif de le nettoyer à fond, de remonter la BLU, de polir la coque et toutes ces sortes de choses qui font le plaisir de la plaisance. Bizarrement, je n'avais pas, j'étais fatigué, je tombais malade, je devais vaquer à l'écriture urgente d'un article. Pire, j'aidais un copain à travailler sur son bateau.



Six mois au terme desquels, je séjournais la semaine au Salon de Paris 2007, sur le stand de STW pour donner un coup de main et rencontrer les lecteurs du site de Caramel. Non loin de là se trouvait le stand du Rallye des Iles du Soleil que je ne manquais pas d'aller saluer.

Le Rallye auquel nous avons participé en totalité en 2001 et pour moitié en 2005 était maintenant aux mains de camarades de l'édition 2005. Patrick et Jacqueline avaient repris cette organisation un mois avant son départ et étaient surchargés de travail. Réunis un soir autour d'une choucroute parisienne, nous discutâmes de l'avenir et des projets de développement du Rallye. Le courant est passé rapidement entre-nous et en janvier nous nous sommes revus pour décider de collaborer à cet événement qui nous avait fait vivre de merveilleux moments.



J'avais aussi compris que le monde de la voile représentait une part trop importante de ma vie pour m'en éloigner abruptement, comme j'aurais dû le faire si j'avais cédé Caramel. La pétanque, oui, mais un peu plus tard. Reportons à demain ce qui peut l'être.

Je décidais de garder Caramel et de donner un sens à ce choix. Un tel bateau (même s'il ne vaut plus qu'une misère) n'est pas construit pour faire des ronds dans l'eau. Il a envie d'horizons lointains, de pluies tropicales et de vent du large. J'avais envie de retourner sur l'Amazonie. Nos intérêts étaient convergents. Où est-ce qu'on signe ?

« *Encore repartir au Brésil ?* » me disent certains. Particulièrement, ceux qui naviguent depuis 25 ans dans un rayon de 50 milles autour de leur port d'attache. Oui, et j'y retourne goulûment avec la délectation de celui qui le fait peut-être pour la dernière fois. Allonger les bordées est la meilleure chose qui puisse arriver à un marin et à son bateau.



Malheureusement, je ne pouvais pas partir à nouveau pour de très longues périodes, ceci pour les mêmes raisons qui m'avaient ramené lors du précédent voyage. Je proposais donc à mon ami Daniel de skipper Caramel jusqu'au Brésil où je reprendrais la barre pour quelques mois.

La plupart des équipiers traditionnels ont répondu présent et les équipages se sont montés rapidement pour mener l'embarcation de Madère à Salvador de Bahia. Restait à la convoyer jusque là. Ce que j'ai fait avec Daniel et Gilles. Ce sera l'objet du petit récit qui suit. Ensuite, les différents équipiers mettront leurs plumes et leurs objectifs au service de Caramel, pour votre plaisir. C'est du moins ce que nous espérons tous.

Que l'oracle te soit favorable Caramel. Nous veillons sur toi, veille sur nous.



Le nouveau départ de Caramel

Depuis que la décision est prise de garder Caramel et de repartir, les choses sont plus faciles et se mettent naturellement en place. L'entretien reprend du sens, la révision de tous les points du bateau prend la forme d'une nouvelle aventure à construire. Il faudra plusieurs semaines de travail entre mai et août 2008 pour amener le bateau au meilleur niveau de préparation. Ceci n'aurait pas pu être fait sans Daniel et le Chef qui ont apporté leurs aides précieuses malgré les moucherons de juin, si féroces à Port Napoléon, que les

traces de grattage ne disparaîtront qu'en août avec l'arrivée des aoûtats...



Nous installons quelques nouveaux équipements dont une trinquette sur enrouleur et un système d'alerte d'homme à la mer. La chaîne rouillée est remplacée ainsi que l'ancre laissée au Musée Océanographique de Rio Grande do Sul au Brésil.

Caramel est au sec depuis un an et je crains un peu que certains équipements incontrôlables à sec ne soient pas en état à la mise à l'eau. Or nous mettons à l'eau le 25 août à 13h30 pour partir 48 heures plus tard si le temps le permet. Tout se passe bien, la bonne étoile de Caramel semble toujours au zénith. Moteur OK, Groupe OK, dessal OK, clim OK. On laisse tourner tout le bazar un bon bout de temps. Pas de problème. Le bateau est en forme étincelante, nous commençons à être crevés !



Daniel est du convoyage, histoire de prendre le bateau bien en main. Gilles monte à bord pour la première fois. Enfin presque, car nous nous connaissons depuis trois ans, Gilles était équipier sur un autre bateau du RIDS en 2005. Homme du sud ouest, Gilles en affiche la chaleur et l'accent. En plus il est œnologue de profession. Voilà qui nous prédit des libations culturelles ! Ce sera donnant-donnant, il formera notre connaissance du pinard, nous formerons sa connaissance de l'eau salée.

Mercredi 27 août à 10 heures, tous les pleins sont faits, les amarres sont larguées sans bruit. Daniel exécute la manœuvre en douceur pour nous déhaler du catway au travers de quelques corps morts qui encombre le port. Caramel embouque le chenal qui mène à la baie.

Les marins qui partent loin ont un regard étrange vers la terre. C'est la fin d'une première aventure directement liée à celle qui commence à cet instant. On quitte sa terre au terme d'une longue et fatigante préparation pour un périple maritime vers d'autres terres, parfois inconnues et pleines de promesses.

On a l'impression d'avoir tout à coup une marée de temps libre, pour ne rien faire d'autre que d'admirer son bateau, de bouquiner, d'écouter de la musique, de faire des mots croisés ou de ne rien faire en regardant l'horizon, le ciel, les oiseaux.



Nous avons d'autant plus de temps que la mer est d'huile. Pas une risée sur ce miroir où les canots de pêche semblent englués. Le vieux breton est de service, « Yann Mar » joue son air de biniou à 1900 tours. Caramel glisse sur l'eau, tissant derrière lui une traîne de soie ondulante. Dans le Golfe du Lion, les cétacés sont à la fête : une baleine et des dauphins dès l'après-midi. Un poisson lune fouette la surface de l'eau de son étrange nageoire dorsale et un banc de thon jaillit hors de l'eau, poursuivi par on ne sait quels prédateurs. Gilles est heureux et commence notre première leçon en débouchant une bouteille de Bordeaux.

Le lendemain après midi, une risée timide autorise l'aération du génois léger que nous montons en ciseaux avec le génois. Batterie amélienne de tangons, tangonnets et drisses en tous genres. Daniel repasse ses leçons de l'an dernier. Le spectacle ne durera que quelques heures.

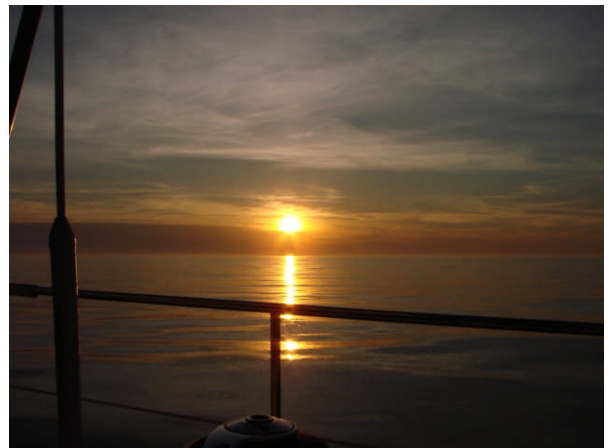


La nuit suivante est sans lune et le ciel est dégagé. La mer est tellement plate que la voie lactée se reflète clairement sur l'eau. Je ne me souviens pas avoir vu cette étrange image.

Le trafic des cargos s'intensifie, l'AIS affiche son utilité avec ostentation. L'équipage est toujours aussi attiré par cet instrument de sécurité.



Cette nuit, assis dans le cockpit, Daniel s'est appuyé sur le winch de génois. Pas de chance, c'était sur le petit émetteur de sécurité homme à la mer qu'il portait en brassard. Tûûût, sirène à bord, branle bas ! Exercice à 03h00 du matin. Bof



Je ne sais pas si vous avez remarqué cette constante sur votre bateau, mais les novices ont toujours un bol pas croyable pour pêcher. Gilles n'est pas en reste avec une coryphène de 110 cm sur le coup de 19 heures (la bonne heure). Bataille de canne, de fil et de moulinet, la bestiole remonte,

Daniel la gaffe, elle est sortie. Assumant jusqu'au bout, Gilles la vide, la dépiaute et la découpe en morceau. Il ne reste plus qu'à la manger pendant trois jours ...



Ce n'était pas sa première touche. En début d'après-midi, une autre bestiole a déroulé le fil à toute vitesse. Gilles a bondi sur la canne, l'a ployé dans un geste olympique de tireur à l'arc, puis tout à cassé lorsque le fil est arrivé en bout de course. Penaud le Gilles, Penn Lann le moulinet, ... Peine perdue la bestiole.



Ce n'est pas tout de tuer de pauvres bestioles qu'il faut ensuite manger, on arrive à l'angle du Cabo de la Gata, où il faut faire un cap plus ouest que sud. C'est souvent un sale coin, le vent se lève bien face à nous. Nous en avons marre de machiner, nous repérons une baie sympa (Los Negros) et y ancrons pour la nuit. Bien visé, au petit matin, nous découvrons une plage de naturistes !



Le vent est toujours là. Nous tirons des bords jusqu'à Almeria où la marina nous refuse l'entrée, car le port n'a plus de places visiteurs autres que les deux places quasiment à l'extérieur de la jetée. Nous voyons des emplacements vides et tentons de négocier avec le marinero qui arrive avec un air mauvais, nous ordonnant de dégager vers Agudulce distant de 3 milles. Sympa le gars.

La distance est couverte, nous en

profitons pour refaire le plein de gasoil. La capitainerie nous trouve une place pour la nuit contre la modique somme de 102€. Pour ce prix là, nous avons même droit à une pendille dans l'hélice d'étrave. Daniel plonge pour cisailer le bout et inspecter l'hélice qui n'a pas bougé (un miracle, car dans le système Amel, c'est l'hélice qui se barre pour éviter d'abîmer la transmission).

La marina est moche et bétonnée, comme la plupart de celles de cette côte espagnole. Nous trouvons un café WiFi pour charger les fichiers météo. La soirée se termine devant une paëlla de circonstance.

Les fichiers des vents indiquent que nous devons passer Gibraltar avant mercredi midi. Il nous faut partir sans tarder, ce qui n'est pas trop pénible, vu le prix demandé. On en gardera de cette marina sans âme que le souvenir sympathique des chattes du quai allaitant leurs portées à quelques mètres du bateau.



Le vent a disparu à nouveau, mais un nœud de courant nous pousse vers le détroit. Gilles est inquiet ce mardi à l'aube. Il vient de terminer son quart à l'approche du détroit et ses yeux sont fatigués de passer de l'affichage de l'AIS à la vision du petit jour brumeux. Il y a des cargos partout devant nous. Certains sont à

l'ancre, d'autres manœuvres lentement. Passer le détroit est toujours spectaculaire, surtout la première fois.



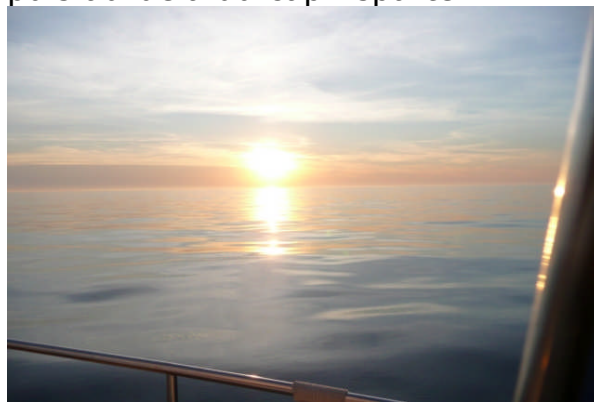
Nous continuons sur notre lancée, car le vent est pratiquement nul. On ne fait pas la fine bouche avec ce détroit qui ne laisse passer les voiliers que par vent favorable ou nul. C'est binaire. L'avance est bien lente avec 3,5 nœuds de marée contraire. La traversée du rail de l'Europe vers l'Afrique nous vaut quelques coups de sirène d'un cargo coréen pourtant bien loin. « *On t'a bien vu, hé balaise !* ».



Nous longeons la côte marocaine et croisons une dizaine de barques de pêche. Grands signes de la main, nous nous observons. Dure vie pour ces hommes de la mer dans cet endroit soumis à des conditions météo peu clémentes et sillonné en permanence par des centaines de cargos.



La marée s'inverse, le courant suit, la vitesse s'amplifie, nous sommes expulsés du détroit devant Tanger puis au-delà du cap Espartel.



Le vent est toujours très faible, quelques nœuds quasi contraires. La cause en est attribuée à un anticyclone vissé sur Madère. « Yann Mar » tourne comme une horloge et pousse Caramel en ligne droite sur une mer plate.

Le retour en Atlantique nous ramène les senteurs marines iodées qui manquent en Méditerranée, ces senteurs qui lorsqu'on ferme les yeux, donnent l'impression d'entendre le cri goguenard des mouettes. La température a bien chuté depuis la côte sud espagnole. La nuit nous voit prendre les quarts en pull polaire avec le bonnet itou.



L'anticyclone a disparu, la pression baisse, le ciel se charge de grains. Il pleut avec de temps en temps une bourrasque de vent contraire, puis plus de vent. Vive le cocooning.



La préparation des repas à l'intérieur connaît rapidement plus de propositions que nécessaire, la lecture bat son plein. Le rythme des quarts raccourcit les journées.



Samedi matin, le soleil se lève à l'est comme tous les autres matins, mais l'horizon devant nous change. Sous l'ouate matinale se dessinent les roches brunes de l'île de Porto Santo. L'écume du ressac souligne le contraste entre les roches foncées et le bleu du ciel.



A la VHF : « Hello, ici le voilier Caramel, auriez-vous une place pour nous ? » « Bonjour Caramel, certainement, nous avons une place réservée pour vous » Sympa Jorge Caldeira, le patron de la marina et ami du RIDS, savait que nous allions arriver et a eu la délicate attention de nous réserver un amarrage de choix en bout de ponton. L'eau du port est d'une propreté surprenante, il y a 6 m de fond, pourtant on distingue tout.



La corvée des paperasses commence. Je me présente à l'immigration - douane. Dans son cabanon sur le port, le gars est seul dans le bureau. C'est le week-end et Caramel sera le seul bateau de la journée. Adorable, il me garde une heure dans l'unique but de me faire parler et reprend mes errances de langue portugaise. Je dois répéter les mots jusqu'à ce tout soit bien dit !



Après ces quelques jours de mer, il est bon de se dérouiller les jambes. Nous longeons la plage pour aller en ville. Sur le sable un groupe de personnes fait brûler du bois pour griller de la viande. Agréable, l'odeur du bois brûlé en entendant le bruit des vagues mourir sur la côte.



Porto Santo nous est inconnue. C'est d'ailleurs la raison qui nous a fait avancer rapidement jusqu'ici. Le moyen le plus plaisant de visiter cette île est de louer des scooters ou des quads. Il y a quelques routes goudronnées, ailleurs ce sont des

pistes.



Le développement de Porto Santo est dû à l'établissement du premier aéroport des îles (dans les années 60). Il n'y avait pas à Madère assez de terrain plat pour construire une piste. Les voyageurs atterrissaient ici, puis rejoignaient Funchal en bateau. Avec l'installation d'usines de dessalement d'eau de mer, les constructions se sont érigées tout le long de la plage de sable clair du sud de l'île. Richesse inexistante sur Madère dont seules quelques plages de galets font la nique aux falaises abruptes.



Nous parcourons tout le territoire et grimpons sur le petit sommet arboré : le Pico de Castelo.



Le kilomètre deux cents de la piste semble à notre portée, mais les trois quarts du chemin ont une pente de

10% et les deux cents derniers mètres ne sont que des escaliers ... L'effort est récompensé, la vue de là haut est surprenante. L'océan bleu sur 360° et une île sous nos pieds. L'horizon donne une curieuse impression de courbure. Effet d'optique, effet d'imagination ou effet du vinho do Douro qui a arrosé notre déjeuner ?



D'ici, on aperçoit la plus grande tâche verte sur l'île. Elle est formée par le golf créé au centre des terres, au-delà de l'aéroport. Provocante coulée d'herbe dans un monde essentiellement minéral. Le dessalement d'eau de mer permet des folies aux hommes.



Nous quadrillons le territoire sur nos scooters, comme des enfants. En début de soirée, Gilles tombe en panne d'essence. La seule pompe de l'île est fermée. Nous planquons son scooter au bord de la route, derrière un cactus jusqu'au lendemain matin.



24 heures de scooter suffisent largement à explorer l'endroit. Je profite de la fin d'après-midi pour passer en revue les murs de la jetée du port qui sont, comme à Horta, couverts de dessins des voiliers de passage. Je reconnais les « œuvres » de plusieurs bateaux amis passés ces dernières années.





Le temps est venu de mettre le cap sur l'île toute proche de Madère. Nous sommes attendu à la marina Quinta do Lorde par Jorge Caldeira qui a également mis cette marina sur pied (voir guide nautique de Caramel). L'accueil est excellent. Nous pourrons y laisser Caramel en sécurité les quelques semaines qui séparent le départ du Rallye des Iles du Soleil 2008-2009.



Nous profitons des quelques jours qui nous restent pour visiter l'île, ce qui ne sera pas suffisant pour nous permettre de faire une des nombreuses marches spectaculaires

qu'il est possible d'y faire.



Mi-octobre, Daniel reviendra avec un nouvel équipage pour de nouvelles aventures que je ne vivrai pas. Je leur passe le clavier à partir du prochain chapitre pour une autre lecture du voyage et une autre sensibilité que la mienne. Je vous retrouverai début d'année prochaine au Brésil et je vous souhaite d'ici là une bonne fin d'année 2008.



Ate logo

Patrick en Berry sous la pluie glacée de novembre 2008





PICO DO ARIEIRO
ALTITUDE 1810 METROS





